

COLLECTION TERRA

CRÉPUSCULES

JOSÉ LINS DO REGO

Traduit du brésilien par Paula Anacaona

Illustrations de Mauricio Negro



ANACAONA
EDITIONS

Cela fait plus de dix ans que j’attends de partager *Fogo Morto*¹, découvert et dévoré en 2005 lors de vacances sur le littoral du Pernambouc. Cette lecture m’a bouleversée. Dérisonnablement. Et rarement des personnages m’auront autant habitée.

Les paysages vallonnés, le fleuve en crue, l’ombre des *pitombeiras*, le parfum sucré des *cajazeiras*, les nuits de pleine lune éclairant les canneraies, les ciels constellés d’étoiles... La maison de maître et la rue Case-Nègres, les Nègresses des cuisines, la maison de torchis, le café sur la table, la *canjica*... Les chevaux pommelés, les cris des bouviers, le chant du passereau *vem-vem*, la mélodie des chars à bœufs, les ballots de coton... Et le piano de Dona Amélia – oui, j’ai entendu résonner, de mon hamac estival, les valse polonaises de la maîtresse de plantation...

Tout ceci était d’un exotisme... indescriptible. Mais au-delà de ce lyrisme, *Crépuscules* est également une œuvre naturaliste. C’est un grand livre engagé, qui montre sans fard un Brésil malade, misérable, que cachent un littoral et un Sud plus modernes. En suivant le destin de ce peuple de l’intérieur du début du XX^e siècle, on découvre la faim, la sécheresse, le banditisme, la superstition. Dans *Crépuscules*, c’est le pauvre, c’est l’analphabète qui parle. C’est l’homme du sertão orgueilleux, grand, généreux qui parle. Et qui s’élève dans des échappées poétiques soudaines – et merveilleusement surprenantes.

1 Titre original de *Crépuscules* au Brésil.

J'adore cette remarque du poète moderniste Mario de Andrade – riche intellectuel du Sud –, qui dit, avec un soupçon de provocation : *Un personnage de Marcel Proust devant le maître José Amaro, c'est du menu fretin. Loin de moi l'idée de dire que l'analyse psychologique de José Lins do Rego est plus riche que celle de Proust! Je veux dire par là que le maître José Amaro est tellement plus inattendu, tellement plus irrégulier et cent fois plus surréaliste et mystérieux qu'un personnage cultivé et bien élevé, aux réactions logiques et orientées par sa culture stéréotypée de classe...*¹

Avec *Crépuscules*, j'ai voyagé dans le temps et l'espace – dans cette zone entre littoral et sertão, où l'esclavage a laissé des traces tenaces, où les habitudes sont préétablies et les actions prédéterminées, où les croyances et superstitions ont la vie dure. J'ai été saisie par la profondeur de ces tragédies humaines. Et je me suis laissé bercer par cette vie paysanne, en apparence monotone, aux antipodes de ma vie urbaine et active. Il a fallu m'adapter.

Descendre le rythme d'un cran. Savourer les dialogues répétitifs, marque d'un rapport au temps différent. Partager la révolte du maître Amaro. Assister à l'apogée et au déclin de la plantation de Santa Fé. Se laisser surprendre par Virgulino, coq tragi-comique qui pérore et traite sa femme de vieille vache. Clown à la Sancho Panza ou héros à la Don Quichotte? Quel personnage déconcertant, inoubliable... capitaine Virgulino Carneiro da Cunha!

Je vais l'avouer, en lisant *Crépuscules*, du haut de mes années 2000 et de mon féminisme moderne, je ne pensais qu'à une chose : fuir. « Fuis. Pars. Loin! », avais-je envie de leur crier – aux femmes surtout. Envoie valdinguer cette vie! Avoir une tripotée d'enfants accrochés à tes jupons, sortir les

poules, rentrer les poules, battre le linge sur les pierres, bêcher la terre le dos courbé, aller chercher l'eau au fleuve, n'est-ce pas la vie qui t'attend? Rester vieille fille et être la cible des moqueries? Je pensais aux millions de Nordestins qui avaient effectivement fui, quelques décennies plus tard, vers São Paulo et Rio de Janeiro. Fuir l'impunité, la violence sociale, le fanatisme religieux, le coronélisme, un destin tout tracé. Bien sûr!

Mais non. Les personnages de *Crépuscules* sont restés, ne désirant pour rien au monde quitter la *Várzea* – cette verte plaine du Paraíba, leur plaine. Abandonner ce qu'on voit tous les jours comme des choses sans importance – les buissons de jasmin, les cactus *cardeiros* aux fleurs rubis, la porcherie, la route couverte de *cajazeiras*, tout laisser, tout perdre? C'est trop dur.

Tout dans ce chef-d'œuvre de José Lins a une poésie, une mélancolie de fin de monde. Tout se défait dans une tristesse agonisante. Oui, c'est cela : *Crépuscules* est l'histoire de la tristesse du Nordeste. Une *saudade* cristalline y perle à chaque page.

C'est tout un monde, tout un Brésil qui nous dit adieu.

Paula Anacaona

1 *O empalhador de passarinho*, 1944.



PREMIÈRE PARTIE

LE MAÎTRE JOSÉ AMARO

— BONJOUR, MAÎTRE ZÉ,

dit le peintre Laurentino à un vieux d'apparence malade, aux yeux jaunes et à la barbe naissante.

— De passage, Seu¹ Laurentino ?

— Je vais à Santa Rosa. Le coronel² m'a fait appeler pour repeindre la maison de maître. Il marie sa fille.

Le maître José Amaro, sellier des temps anciens, travaillait sur le seuil de sa maison dans la fraîcheur d'un matin de mai. Les feuilles du *pitombeira*³, dont l'ombre s'allongeait sur sa maisonnette de pisé au toit recouvert de tuiles sales, s'agitaient doucement.

Sa famille était à l'intérieur. La casserole était sur le feu et le lard crépitait sur la braise emplissant la pièce de fumée.

— Vous allez travailler pour le coronel José Paulino ? Laissez-moi vous dire : ces mains que vous voyez ne sont pas près de couper le cuir pour lui ! Il est riche ? Qu'il garde sa richesse ! Personne ne me parle comme à un employé. Personne ne m'aboie dessus !

— Il crie, mais c'est un homme de bien, maître Zé...

— Je me fiche de sa bonté. Moi, je travaille pour l'homme qui me respecte. Je ne suis pas un bouseux ! Je connais tous ces maîtres de plantation des rives du Paraíba comme la paume de ma main. Tenez, Seu Alvaro, de la plantation Aurora, qui tarde à payer... S'il ne paye pas, ce n'est pas de sa volonté. Il n'est pas commode, mais il ne crie pas sur les gens. C'est un homme de parole.

1 Pronom, contraction de *Senhor* (monsieur), utilisé autrefois pour marquer le respect, et aujourd'hui utilisé de façon généralisée. Se prononce [sé-o]. Pour les femmes, on utilise *Sinha* (madame) [siña].

2 Titre honorifique donné aux grands propriétaires terriens ou aux hommes importants de l'intérieur du Brésil, sans rapport avec la hiérarchie militaire.

3 Grand arbre à la frondaison abondante, aux fleurs blanches et parfumées, sur lequel pousse un petit fruit orangé rond et acidulé, le *pitomba*. En français créole, on l'appelle pitoulier.

— Beaucoup de travail, maître Zé ?

— Il se fait rare... J'ai quelques commandes de Gurinhem.

Un vacher est passé par ici et m'a commandé une selle et un harnais. Mais je perds le goût du travail. Le temps est loin où j'avais plaisir à figoler une selle. Aujourd'hui, elles s'achètent toutes faites ! Et quelles cochonneries ! Ce n'est pas pour me vanter, mais je n'échangerais pas une de mes pièces contre toutes les préciosités que je vois. Tenez par exemple, Seu Augusto, de la plantation d'Oiteiro, a acheté en ville une selle anglaise, avec des cabochons en veux-tu en voilà. Eh bien, elle a fini ici pour être réparée ! J'ai bien rigolé quand le porteur d'Oiteiro est arrivé avec la selle ! Et je lui ai dit, droit dans les yeux : « Et pourquoi Seu Augusto ne l'apporte pas à réparer en ville ? » Et cette selle lui a coûté une petite fortune. Si je demandais le même prix, on me traiterait de voleur !

Et il ajouta, déterminé :

— Oui, le maître José Amaro sait travailler, il ne vole personne et son travail est toujours soigné ! Et si les gens du coin ne veulent plus de mes pièces, qu'ils aillent au diable ! Ici, dans cette maison, je fais ce que je veux !

— Vous avez raison, maître Zé. J'ai entendu l'autre jour au marché de Pilar un notable d'Itabaiana qui louait votre travail.

De la maison résonna une voix :

— Père, le déjeuner est servi.

— Attends, j'arrive ! cria le vieux. Oh, je ne suis pas sourd ! Seu Laurentino, ne vous gênez pas. Faites comme chez vous.

— Merci beaucoup, maître Zé, mais je dois y aller.

— Restez manger avec nous ! Le repas est modeste, mais suffisant.

Le peintre Laurentino accepta et le vieux José Amaro se tourna vers l'intérieur de la maison :

— Sinhá¹ ! On a du monde à déjeuner.

On entendit des voix de femmes, et le maître continua à parler :

— Je suis vieux, je suis fini, je n'ai pas eu de fils à qui transmettre le métier... Je me fiche bien qu'on ne fasse plus appel à moi. Qu'ils aillent tous au diable ! Le maître José Amaro ne reçoit de leçons de personne.

Dans la maison, l'odeur du cuir frais exhalait une odeur plus forte que celle de la nourriture sur le feu. De vieux harnais, des selles déchirées et des morceaux de cuir enroulés traînaient sur le sol. Une femme plus âgée que le maître apparut.

— Bonjour, Seu Laurentino. Excusez Zéca, il ne se rend pas compte ! C'est un déjeuner de pauvres.

— Je suis un homme simple, Sinhá. Entre pauvres, on ne fait pas de cérémonies.

Le maître José Amaro, traînant sa jambe tordue, s'approcha de la table dressée, une pauvre table de pin sans nappe. Et ils mangèrent le plat de *feijão*², la viande séchée et la poitrine grillée.

La fille, Marta, était dans un coin, les yeux baissés, apeurée. Elle ne prononçait pas un mot, et le maître était le seul à parler.

— Je suis pauvre, Seu Laurentino, dit-il d'une voix forte, mais je ne fais pas honte aux pauvres. Ma femme est là pour le dire. À ma porte, des riches et des nobles se sont arrêtés pour m'inviter à ceci et à cela. Mais je m'en fiche. Je ne vis qu'en respirant le cuir, je suis né dedans et je mourrai dedans. J'ai cette fille qui n'est pas vilaine...

— Zéca est incorrigible... Laisse la petite !

— Qu'est-ce que j'ai dit ? J'ai cette fille et je ne l'ai jamais offerte à personne.

La jeune femme de trente ans, pâle malgré sa peau sombre, les cheveux tirés en arrière, baissa encore plus la tête. Le maître José Amaro la regarda fixement et continua :

— Elle ne se marie pas parce qu'elle ne veut pas. C'est pourtant une femme de qualité, comme sa mère.

1 L'épouse du maître José Amaro n'est désignée que par ce pronom, sans prénom accolé (inusité).

2 Haricot noir, base de l'alimentation brésilienne.

— Ferme-la, Zéca ! On n'est pas là pour écouter tes bêtises.

— Je ne dis pas de bêtises, femme. Si tu ne veux pas m'entendre, tu n'as qu'à t'en aller ! Je dis la vérité. Voilà mon drame quotidien : devoir écouter cette femme mal élevée !

Le maître José Amaro haussa alors la voix :

— Dans cette maison, c'est moi qui commande ! Qui bat le cuir toute la journée ? Qui est jaune à force de respirer le cuir, d'attendrir le cuir frais ? Je dis ce que je veux, Seu Laurentino ! Ici, on n'est pas chez Vitorino Petite-Queue¹ ! Ici, c'est une maison d'homme !

Les femmes se levèrent de table et le maître sortit de la pièce. Enroulé autour de la gouttière, le pied de jasmin sambac exhalait son parfum. L'ombre du *pitombeira* grandissait sur la maison.

Le maître José Amaro regarda la route et au loin la Varzea² très verte, infinie.

— Vous, Seu Laurentino, vous habitez en ville et vous avez su valoriser votre travail. Ma malchance à moi est d'habiter dans ce trou paumé. Il est vrai qu'aucun maître de plantation ne m'a jamais mis le joug. Je vis dans cette maison comme si j'en étais le maître. Mais personne ne donne de valeur à un travailleur de bord de route... Ah, si je m'étais établi à Itabaiana, je serais devenu riche. Bah, je ne me plains pas ; au moins, personne ne donne des ordres au maître José Amaro ! J'habite ici depuis toujours. Mon père s'est enfui de Goiana – une histoire de meurtre, qu'il ne m'a jamais racontée. Le vieux n'était pas un bavard ! Mais lui, c'était un vrai artisan ! Si vous aviez vu son adresse à travailler le cuir ! Le baron de Goiana avait même donné une de ses pièces à l'Empereur. Mais après le meurtre, ça a été le début de la fin et il a atterri dans cet endroit de malheur. C'est la vie, Seu Laurentino. Le maître José

1 Surnommé ainsi en référence à la queue de sa jument, qui est coupée très courte.

2 Plaine humide et fertile située en bordure du fleuve Paraiba. O. Ribeiro Coutinho la décrit ainsi : « Une mer verte s'étendant à perte de vue, agitée par une brise légère. Le vert de l'horizon emplît les yeux... »

Amaro ne se plaint pas, il supporte avec courage...

— Bon, maître Zé, excusez-moi, mais je dois y aller.

— Il est encore tôt, l'homme ! Laissez donc le soleil faiblir.

Sur la route passa un paysan chargé de farine. Les pas du cheval faisaient gicler de la boue du sol détrempé.

— C'est Chico Cabeça, un homme de bien... Il a même été propriétaire ! Il a commencé à tout perdre lorsqu'une de ses filles est morte de la variole. Quinca Napoléon lui a pris la ferme qu'il possédait dans le Riachão et le pauvre homme est aujourd'hui convoyeur... Il s'est fait berner comme un bleu ! Avec moi, Quinca Napoléon n'aurait pas fait le coq comme ça ! Je lui aurais transpercé le bide d'un bon coup de poignard. Ah, ça, pour sûr ! Eh alors quoi, Seu Laurentino ? Un homme possède sa terre, transpire pour elle, aime sa bestiole, et un vieux grigou comme Quinca Napoléon s'en empare ? Ah, j'aurais défouaillé mon couteau tout de suite, moi ! C'est pour cela que je ne veux rien de personne.

À l'intérieur de la maison, on entendit un gémissement, des oraisons chantées. Le maître Zé Amaro s'arrêta un instant, dressant l'oreille.

— Arrête ça, petite ! Arrête ! Je ne veux pas entendre de bondieuseries sous mon toit !

— Laisse la petite, Zéca ! Va battre ton cuir.

— C'est tout ce que sait dire cette vieille vache... grommela le maître.

Il éleva alors la voix :

— Arrête ça ! Je ne veux pas de bondieuseries ! Sous mon toit, c'est l'homme qui commande !

Il se fit un grand silence. À l'intérieur, tout s'arrêta. On entendait à peine, venant sourdement du fond de la maison, des pleurs étouffés.

— Ça va être comme cela toute la journée... Ces pleurs, ces couinements jusqu'à la nuit... Seu Laurentino, vous avez une fille ? Vous voyez : un père ne peut rien lui dire sans que la mère

vienne prendre sa défense.

Assis sur son tabouret, le vieux José Amaro s'arrêta de parler. Ses outils de travail étaient devant lui. Il prit un morceau de cuir, le lissa puis le plia de ses doigts épais.

Le chant des oiseaux s'amplifia dans le silence.

Les yeux jaunes du vieux semblaient voilés d'une larme qui n'arrivait pas à couler. Il y avait en lui une profonde amertume. Il prit son marteau et, d'une force décuplée par la rage, tapa sur le cuir humide. Le battement effraya les tourterelles posées dans la cour de la maisonnette. Un convoi de cachaça¹ passa sur la route. Le chef s'arrêta.

— Dieu vous protège, maître José Amaro... Nous traversons le sertão² et une des sangles de ma bête s'est cassée. Vous pouvez me donner un coup de main ?

Le maître José Amaro regarda l'homme, cherchant à le reconnaître.

— Tu n'es pas Alipio, d'Inga ?

— Oui, monsieur. Vous êtes au courant du malheur qui m'est arrivé... J'ai dû déménager avec ma famille. Heureusement, grâce à la protection de Dieu et du capitaine Quinquim, je suis sorti d'affaire.

Le maître José Amaro répara la sangle cassée. Alors que l'autre allait sortir de l'argent pour le payer, il l'interrompit :

— Ce n'est rien, Seu Alipio. Ce n'est rien.

Le convoi disparut au bout de la route.

— Drôle d'animal, cet Alipio, dit le maître. Alors qu'il était encore gamin, il a fait un de ces malheurs à la foire d'Inga ! J'aime les hommes de cette trempe. Alors qu'il était en ville avec son père pour vendre du maïs vert, le caporal de la brigade s'est moqué de son vieux. Il n'aurait pas dû, le malheureux ! Alipio a sorti son

couteau et a mis le marché sens dessus dessous. Le caporal est resté les tripes à l'air dans un coin de la place, et un soldat qui s'en était mêlé n'est plus là pour en parler. Le petit a été jugé mais son protecteur³ l'a libéré. Si cela s'était passé à Santa Fé, avec ce coronel limaçon, il pourrait en prison, pour sûr !

Le peintre Laurentino se leva pour partir.

— Eh bien, maître Zé... Merci beaucoup, mais le soleil se couche.

— Déjà ? Cette maison est la vôtre... Quand vous passez, arrêtez-vous ici... Sinha, Seu Laurentino s'en va !

La vieille apparut à la porte.

— Excusez pour tout, Seu Laurentino, Zéca est impossible. Que Dieu vous garde !

Le battement du marteau de maître José Amaro couvrait les rumeurs du jour chantées par les oiseaux perchés dans les arbres caressés par le vent. Une vache meugla au loin. Le marteau du maître était fort, plus fort que tout.

Le peintre Laurentino était parti. Et le maître, tête basse, resta à travailler. Plus sa fille gémissait, plus il martelait la peau avec force.

Ce Laurentino allait parler de sa famille. Il avait cette fille triste et cette femme à la langue déliée.

Le maître José Amaro voulait tout commander de la même manière qu'il commandait ce cuir qu'il travaillait, il voulait tout battre de la même manière qu'il battait cette peau.

Sa fille continuait à pleurer comme une gamine. Qu'avait donc cette petite de trente ans ? Pourquoi pleurait-elle alors qu'on ne la battait pas ? Il aurait aimé avoir un fils, un garçon comme Alipio – un homme, un vrai, au sang chaud, au bras fort ! Un fils qui ne lui aurait pas inspiré de dégoût comme sa fille. Pourquoi

1 Alcool de canne à sucre, ressemblant au rhum. À cette époque, il y avait un trafic important de cachaça de contrebande pour ne pas payer les taxes gouvernementales.

2 Zone située dans le Nordeste du Brésil, au climat semi-aride, et sujette à des sécheresses régulières. Le sertão s'étend sur un million de kilomètres carrés environ.

3 À l'époque, l'intérieur du Nordeste fonctionnait encore de manière semi-féodale, chaque homme étant « rattaché » à une terre, propriété d'un coronel qui libérait « ses » hommes de la justice de l'État (signe de son pouvoir) en échange d'une fidélité totale, lors de disputes avec d'autres propriétaires par exemple.

pleurait-elle ainsi ? Il suffisait d'un mot, d'une grimace pour qu'elle se mît dans cet état.

Un bouc s'arrêta à côté du maître. L'animal était doux. Le maître se leva et lui jeta du maïs sur le sol. Puis il retourna à son établi et recommença à travailler.

Sur la route, un char à bœufs chargé de laine gémissait. Le charretier s'arrêta pour discuter avec le maître. Il avait besoin de courroies pour ses bêtes et le coronel Paulino l'avait envoyé en commander à Pilar. Mais lui préférait le travail du maître José Amaro. Le maître le regarda fixement et dit, en cherchant à dissimuler toute l'amertume de son âme :

— C'est une commande de Santa Rosa ? Eh bien, mon ami, je ne fais rien pour ces gens-là. Tout le monde sait que je ne coupe pas une courroie pour le coronel José Paulino. Excusez-moi. C'est une promesse que je me suis faite.

— Je suis désolé, maître José, répondit le charretier, gêné. C'est un bon maître... Je n'étais pas au courant de votre différend.

— Maintenant, vous savez. Pour vous, je l'aurais fait gratuitement. Mais pour lui, même pas à prix d'or ! Je le dis à tout le monde : je ne supporte pas qu'on m'aboie dessus. Le maître José Amaro est pauvre, illettré, collé à son cuir, mais il n'encaisse pas qu'on lui parle mal !

Le charretier s'en alla. Les essieux en bois d'*aroeira* chantaient sous le poids des sacs tandis que le char s'éloignait sur la route.

Le maître José Amaro battit le fer sur la peau humide. Encore une fois, les tourterelles s'envolèrent effrayées ; encore une fois, le silence de la terre fut dérangé par son marteau enragé. Il retourna à sa lancinante amertume : le fils qu'il n'avait pas eu, sa fille qui pleurait comme une madeleine. Sinha, sa femme, était coupable de tout.

Le soleil déclinait à l'horizon. La brise agitait les branches des *pitombeiras* et des pignons d'Inde, balançait les jasmins en fleur. Une odeur forte d'herbe de grâce emplissait l'air.

Le maître José Amaro coupait du cuir pour le harnais d'un simple vacher de Gurinhem. Travailler pour des bouseux, c'était ce qui lui faisait le plus mal. Son père avait fait une selle pour l'Empereur et lui, sur le bord de cette route, coupait des brides pour des inconnus.

Sa fille s'était tue. Une fille accomplie qui avait l'âge de donner naissance à un enfant et qui pleurait comme une gamine inconsolable. Voilà ce que donnait une fille unique !

Sinha était coupable de tout.

Un Nègre à cheval s'arrêta à sa porte.

— Bonsoir, maître.

— Bonsoir, Léandro. En voyage ?

— Non, maître Zé. Je vais porter un message au commissaire Ambrosio de la part du coronel Augusto, d'Oiteiro.

— Il y a eu crime ?

— Deux morts. Il y avait un bal chez Chico de Naninha, un filleul de Seu Augusto, et un homme de Lapa s'est pointé et a voulu faire sa loi. Ils l'ont tué, lui et un de ses amis. Je vais porter la nouvelle au commissaire Ambrosio.

— Pfff, cet Ambrosio est un lâche ! J'aimerais bien être commissaire sur cette terre, rien qu'un jour, pour lui montrer comment on met les gens en prison ! Ah, avec moi, le maître de plantation ne parlerait pas de si haut !

— Le coronel Augusto n'est pas comme cela, maître Zé...

— L'homme, je ne te parle pas de Seu Augusto. Je te parle de toute cette clique ! Ah, si j'étais commissaire, les choses ne se passeraient pas ainsi ! Ces autorités qui se mettent au garde-à-vous devant les puissants et attendent les ordres des riches... Je suis dans mon coin mais je vois tout, hein ! Sur cette terre, les seuls qui ont toujours tort, ce sont les pauvres.

— C'est vrai, maître Zé, mais reconnaissez que le coronel Augusto ne se mêle pas des affaires de la ville. Ce qu'il ne laisse pas passer, c'est l'humiliation d'un de ses hommes, et c'est tout à son honneur !

— Moi, je le dis à qui veut l'entendre : personne ne me donne des ordres ! Je ne dis du mal de personne, je ne me mêle de la vie de personne. Je suis maître dans ma maison, maître de ma famille. Je travaille pour qui je veux, je ne suis l'homme de main de personne...

— Pas la peine de vous mettre en colère, maître Zé...

— Je ne me mets pas en colère ! Je dis juste que le maître José Amaro n'est pas un larbin. Pas plus tard que tout à l'heure est passé ici un charretier du coronel José Paulino. Demande donc ce que je lui ai dit ! Je n'accepte aucune commande de la part de ce vieil aboyeur ! Je ne suis le clébard de personne, je fais ce que je veux ! Mon vieux père avait le même caractère. Il ne reniflait le cul de personne !

— Maître Zé, vous êtes fâché, je m'en vais !

— Je ne suis pas fâché, je dis seulement la vérité. Je suis un travailleur intègre qui ne fait pas des courbettes aux puissants. Dès qu'on parle de ces choses-là, il y a toujours un pauvre comme toi qui dit que je me fâche. Me fâcher, mais pourquoi ? Parce que je dis la vérité ? Je suis électeur, je donne mon vote à qui je veux. Tiens, l'autre jour est arrivé un parent de Quinca Napoléon qui me demande mon vote. « Voter pour qui ? » que je lui dis. « Quinca Napoléon est un voleur de terres ! Pilar est une terre damnée : tout ce qui sort de la main du vieux José Paulino atterrit dans la poche de Quinca Napoléon. » Ah ! L'autre est parti enragé contre moi.

On entendit un gémissement à l'intérieur de la maison. Le Nègre Léandro demanda au maître :

— Un malade dans la famille, maître Zé ?

— Il n'y a aucun malade, répondit le maître José Amaro en mettant fin à la conversation.

Le train siffla au loin.

— C'est le train de Recife... Il se fait tard. Maître Zé, à votre service... Vous ne voulez rien en ville ?

— Rien du tout, merci beaucoup, répondit le maître Amaro.

Puis son visage fermé s'ouvrit en un sourire, et il ajouta :

— Mon meilleur souvenir à cette banane d'Ambrosio !

Et le Nègre partit sur la route, mettant son cheval nerveux à l'amble.

Le maître José Amaro retourna à ses pensées. Le couteau aiguisé coupait la peau comme un coupe-chou. Les courroies de cuir qu'il mesurait avec soin crissaient sous la pointe de son canif. Il travaillait pour un bouseux de Gurinhem. Il n'avait pas de fils qui pût parler fort avec les grands, qui eût la trempe de laver l'outrage.

Puis, de très loin, commencèrent à carillonner les clochettes d'un cabriolet. Le maître José Amaro se mit debout. Devant sa porte passait la voiture du maître de ses terres, du propriétaire de sa maison. C'était le coronel Luis César de Holanda Chacon, maître de la plantation de Santa Fé, avec sa famille. Il souleva son chapeau en direction du maître José Amaro. Les femmes de la voiture le regardèrent et le saluèrent. Le cocher Pedro ne le regarda pas. C'était le cabriolet du coronel Lula, qui emplissait de superbe la pauvre route de Pilar.

La vieille Sinha courut voir passer la voiture. Le maître José Amaro la regarda de ses yeux jaunes et lui dit, chargeant ses mots d'une haine mortelle :

— Ça y est, la folle a fini de pleurer ?

— Ferme ta bouche, malheureux, ferme ta bouche ! Laisse ta pauvre fille souffrir tranquille.

Le maître Amaro se rassit. Son marteau brisa la paix de l'après-midi qui tombait. La musique des clochettes du cabriolet disparut peu à peu.

Sa femme Sinha était coupable de tout.

Ce sale Nègre Léandro était parti furieux après lui.

Tout en haut de la gouttière, un canari couleur jaune d'œuf commença à chanter. Le maître Amaro était habitué à ce chant d'oiseau libre. Qu'il chante autant qu'il veuille !

Le maître battait fort sur la peau, il battait pour blesser sa jambe tordue. Que lui importait le cabriolet du coronel Lula ? Que lui importait la richesse du vieux José Paulino ? Leur richesse n'empêchait pas leurs filles de mourir en couches !

Le canari ne semblait pas dérangé par le marteau du maître.

Soudain, un silence effrayant enveloppa tout, comme si le monde s'était arrêté. Le maître José Amaro avait cessé de taper, le canari de la gouttière avait cessé de chanter. Un silence de quelques secondes, un silence d'évanouissement du monde.

Le maître José Amaro cria vers l'intérieur de la maison :

— Sinha, prépare le dîner ! Fais quelque chose, diable de femme !

Il rangea ses outils.

Les poules caquetèrent dans la basse-cour, dérangées par la vieille Sinha qui les rentrait au poulailler.

— Animaux de malheur ! dit le maître. Ils font du boucan, ils donnent du travail et rien d'autre !

La nuit tomba sur la maison du maître José Amaro.

LE COCHER PEDRO

arriva à la porte du maître José Amaro avec un message du coronel Lula. Le sellier devait se présenter à la maison de maître pour réparer les harnais de la voiture. Le maître écouta le message, laissa parler le Nègre.

— Tout le monde pense que le maître José Amaro est un employé, finit-il par dire d'un air contrarié. Je suis un artisan, Seu Pedro ! Je suis artisan et fier de l'être. Le coronel Lula passe par ici, soulève son chapeau comme s'il me faisait une faveur ; il ne s'arrête jamais pour demander comment je vais. Il a son orgueil. Eh bien moi, j'ai le mien. J'habite sur sa terre et je ne lui paye pas de ferme, car mon père s'est installé ici du temps de son beau-père, le capitaine Thomas. J'ai grandi ici. Pourquoi tant d'orgueil ? Cela ne lui coûte rien de s'arrêter et de demander des nouvelles de la santé. D'après ce que me disait mon père, même le baron de Goiana n'avait pas toutes ces manières ! C'était un homme juste avec les petites gens. Et il avait pourtant toutes les raisons d'être vaniteux, il était maître de plusieurs plantations, il avait les coffres rudement pleins ! Je suis pauvre, Seu Pedro, mais je suis un homme qui ne s'abaisse devant personne.

— Maître Zé, je ne suis pas responsable, le patron m'a envoyé vous appeler, je transmets seulement le message...

— Qu'est-ce que j'ai dit de trop ? Je vous parle comme je parle avec tout le monde. Le coronel Lula veut que j'aille réparer les harnais de sa voiture ? Eh bien, j'y vais.

— Ils sont tout pourris, maître Zé. Je ne peux pas tirer, même un peu, sans qu'ils se déchirent complètement. Ils sont vieux de plusieurs années.

— C'est que vous n'êtes pas soigneux. Vous cassez tout !

— Pas du tout, maître Zé. C'est qu'ils ont fait leur temps...

— Le coronel Lula est un homme aux idées pleines d'orgueil. Je n'ai jamais vu un maître de plantation vivre dans un tel luxe. Je ne l'ai jamais vu parcourir ses champs. Alors que regardez le coronel José Paulino : toujours sur son cheval, et pourtant, il est vraiment riche. Le coronel Lula, non ! Il ne quitte pas ce cabriolet, comme s'il était roi...

— C'est qu'il aime, maître Zé, c'est qu'il aime... En revanche, le vieux capitaine Costa, lui, ne se promène pas à cheval pour ne pas user les sabots de sa bête !

— Je parle d'homme, Seu Pedro, ne me parlez pas d'animal ! Un jour, le grigou est venu me trouver pour me commander une selle. Il parlait, il parlait que ça ne s'arrêtait pas. Il parlait, parlait, et au final, il m'a proposé une misère. Je lui ai dit : « Capitaine Costa, je vis de mon travail, je ne suis pas en mesure de faire des cadeaux aux riches. » Ah, je lui ai soufflé ça dans le museau !

— Le coronel Lula n'est pas en reste, maître Zé. Ô, le maudit avare !

— C'est de famille, Seu Pedro, c'est de famille... On dit que son père révolutionnaire était pareil. On dit qu'il est mort dans la forêt, comme un fugitif. Mon père me parlait de cette guerre de 1848¹... Ils ont tué un cousin du baron de Goiana, un certain Nunes Machado. Le père du coronel Lula faisait partie de cette bande. Sa femme est devenue à moitié folle et son fils, c'est celui que vous connaissez.

— C'est vrai, maître Zé, cet homme ne tourne pas rond. Je ne veux rien dire, mais... J'ai même peur de vivre avec ces gens-là.

— Allons, qu'est-ce que c'est que ces balivernes, Seu Pedro ! C'est vrai que vous êtes bien jeune. J'ai connu leur ancien cocher, le vieux Macario. Il est mort de vieillesse... Mais quel dévouement

pour le coronel ! Lui, c'était un homme ! Lors du différend entre le coronel Lula et Quinca Napoléon, le vieux Macario était allé voir cette canaille de Quinca et lui avait dit : « Écoutez, monsieur le major, peu m'importe de perdre la vie : la mienne ne vaut rien, alors que la vôtre vaut bien plus. Je ne permettrai pas que le coronel Lula soit insulté ainsi. » J'aime les hommes comme ça !

— Maître Zé, dites-moi... Vous ne payez pas de fermage ?

— Mon père n'en payait pas, par accord avec le capitaine Thomas. Le coronel Lula ne m'en a jamais parlé. Ce n'est pas un mauvais homme... Mais je n'arrive pas à m'habituer à son orgueil. Pourquoi tant de complaisance ? Pourquoi tant de luxe ? On pourrit tous une fois sous terre... Bien, dites au coronel que j'irai demain faire ce qu'il demande.

Le cocher Pedro s'en alla et le maître José Amaro resta à penser au coronel Lula. Il avait connu de nombreux maîtres de plantation, il avait travaillé pour toutes sortes de gens, mais le coronel ne ressemblait à personne. Qu'était Santa Fé par rapport aux plantations voisines ? Une plaine fertile à la terre *massapé* argileuse et sombre, avec de la forêt dense sur les hauteurs. Une bonne terre, un petit domaine mais qui donnait assez pour qu'un homme y vécût très bien avec sa famille. C'était là qu'avait vécu le capitaine Thomas, père de Dona Amélia, beau-père du coronel Lula. Le maître l'avait connu enfant, et son père parlait de lui comme d'un homme droit, travailleur, déterminé, propriétaire d'une bonne négraille. Il avait même occupé des fonctions politiques importantes dans le Parti libéral local.

Puis le coronel Lula de Holanda était arrivé, plus de trente ans auparavant, avec cette voiture luxueuse. Il avait pris possession du domaine après la mort du capitaine Thomas et, depuis, vivait ainsi. Le maître José Amaro ne parvenait pas à comprendre la vie de ce maître de plantation qui était aussi le maître de sa maison, de la terre qu'il foulait.

1 Également appelée Révolution ou Insurrection Praieira. Il s'agit d'une révolte provinciale contre le pouvoir des oligarchies terriennes, le quasi-monopole des commerçants portugais, la crise de l'économie du Pernambouc et plus globalement contre l'empereur Pedro II. Elle eut lieu dans la province de Pernambouc entre 1848 et 1850 et fut matée par l'Empereur.

Dehors resplendissait une belle journée de mai. Tout était vert et le chaud soleil séchait les flaques de la route. Les *cajazeiras*¹ faisaient de l'ombre et les fleurs grimpanes décoraient de bleu et de pourpre les pieux du petit enclos où la vieille Sinha élevait ses porcs. Les animaux criaient dans le matin clair.

Le maître José Amaro cessa de penser au coronel Lula et sa femme, qui passa devant lui avec un fagot de bois sur le dos, occupa de nouveau ses pensées. Il voulut lui parler mais s'arrêta au milieu du mot qui sortait de sa bouche et, pour se punir, tapa avec encore plus de force sur la peau qu'il travaillait. C'était sa femme, Sinha, et il ne pouvait dissimuler la haine qu'il avait envers elle.

Puis il vit sa fille, une marmite sur la tête, sortir de la maison avec sa démarche lente, les jambes écartées. Elle marcha jusqu'à la porcherie. Elle avait beau être sa fille, quelque chose en elle était contre lui. À elle aussi, il voulut parler, dire quelque chose de blessant.

Il tapa encore plus fort la peau et sentit que sa jambe lui faisait mal. Avec plus de force, plus de haine, il agita son marteau. Telle était sa famille. Une fille célibataire, sans mariage en vue, sans fiancé, sans vie convenable.

— Bonjour, maître Zé.

C'était le peintre Laurentino qui rentrait de Santa Rosa.

— J'ai fini hier après-midi. Quel travail ! Le coronel va donner une fête grandiose. On dit que même le gouverneur va venir. Après tout, il marie sa dernière fille !

— Vous avez repeint toute la maison ?

— Tout est magnifique. Le maître Rodolfo a même installé l'eau courante dans la salle de bains. Quand le coronel José Paulino met la main à la bourse, il ne fait pas semblant !

— J'ai vu défiler sur la route un sacré paquet de matériel.

¹ Également appelés pruniers mombins, ils font partie de la famille des anacardiés et peuvent mesurer jusqu'à 25 mètres. Leurs fruits, les *cajás* ou mombins, sont jaune-orangés, de la taille d'un citron avec un gros noyau, et ont la pulpe légèrement acidulée et astringente. Les fleurs et les fruits dégagent une odeur sucrée très forte.



Il y a quinze jours, quand vous vous êtes arrêté ici, je vous disais que je ne travaillerais pas pour le vieux de Santa Rosa. Et je ne le regrette pas ! Vous venez ici me raconter les grandeurs de sa maison... Vous vous trompez, vous ne me faites pas saliver !

— Maître Zé, vous prenez tout de travers. Je sais que vous n'aimez pas le coronel, mais vous y allez un peu fort !

— Seu Laurentino, je suis un homme pauvre, un artisan qui ne possède rien. Mais je ne me plains pas. Vous pouvez aller le dire à tout le monde : « Le maître José Amaro n'envie personne. » Et celui qui a de l'argent, qu'il se le mette dans le cul !

— Maître, je ne suis pas venu ici pour me quereller.

— Je ne me querelle pas, nom de Dieu ! Ce n'est pas une querelle. Alors je ne peux pas dire la vérité ?

— Vous avez raison, maître Zé, vous avez raison. Excusez-moi.

— Je n'ai rien à excuser. Si j'avais voulu, je serais à Goiana, plein aux as. Aucun riche ne me fait baver !

Il y eut un court silence. Le canari chantait sur la gouttière, à pleins poumons. Le canif du maître José Amaro se remit à crisser sur la peau.

— Seu Laurentino, un homme vaut par ce qu'il est et non par ce qu'il possède. Vous avez mangé à la table du coronel José Paulino et vous venez chez moi me faire envie.

— Vous vous trompez, maître Zé, je ne suis pas comme cela. Ce n'est pas la première fois que je mange à la table d'un riche.

— Je ne me trompe pas, ça non ! Je ne me trompe jamais !

Le pas ambleur d'un cheval claqua sur la boue de la route. Les deux hommes regardèrent dans cette direction. Le vieux José Paulino, coiffé d'un grand chapeau chilien et une cravache à la main, passait sur un preste cheval pommelé.

— Bonjour ! lança-t-il de loin.

Le peintre Laurentino se leva pour soulever son chapeau. Le maître José Amaro grommela entre ses dents un bonjour rageur.

Ils s'arrêtèrent de parler. La matinée brillait de tous côtés. À l'intérieur de la cuisine, le lard crépitait dans le poêlon de terre cuite.

— Bien, maître Zé, je m'en vais...

— Je vous le dis, Seu Laurentino, ces mains que vous voyez ne couperont pas de cuir pour cet homme !

— D'accord, maître. À la prochaine.

« Quel vieux grognard ! » pensa le peintre Laurentino. Qu'est-ce qu'il a avec la vie des autres ? Quoi qu'on dise, il est toujours à grognasser.

Alors qu'il marchait sur la route en direction de Pilar, il vit venir vers lui un homme à cheval, au pas lent. Il pensa au prêtre José João, qui aimait aller de la sorte, comme s'il n'était pas pressé d'arriver. C'était Vitorino Petite-Queue, sur sa jument nerveuse. Il voulut l'éviter en prenant un sentier de côté.

— T'as peur de quoi ? lui cria aussitôt Vitorino.

— De rien, capitaine Vitorino.

— Vous pensez tous que je suis un animal. Je suis un homme qui mérite d'être respecté !

— Je ne dis pas le contraire, Seu Vitorino.

— Vous pouvez m'appeler capitaine. Je suis capitaine, comme Lula de Holanda est coronel. Merci bien !

Le peintre Laurentino, sur le bord de la route, écoutait les jérémiades du vieux Vitorino. La jument nerveuse montrait ses os – et cette vieille selle rongée, ce tapis de selle troué, ce harnais en corde...

— Je suis un homme respectable, Seu Laurentino ! Alors que je passais sur la route, ces fils de chienne m'ont insulté. Quel affront ! Je suis Blanc, comme mon cousin le coronel José Paulino. Et ces canailles ne me lâchent pas ! Et ce Lula de Holanda qui se promène en voiture en espérant trouver un crétin pour épouser sa fille ! Ne me prenez pas pour un bouseux, Laurentino, hein ?

La jument suintait d'un œil et la bride déchirée pénétrait dans sa bouche. Le peintre essaya de prendre congé mais Vitorino

voulait encore parler. Le large visage du vieux, sans barbe ni moustache, avec ses cheveux blancs dépassant de son chapeau de toile sale, lui donnait un air de clown pathétique.

— Bon voyage, capitaine Vitorino, je dois rentrer tôt.

— Dites à ces chiens que le capitaine Vitorino Carneiro da Cunha est un homme prêt à tout !

Et il éperonna sa jument avec furie. L'animal bondit sur le côté, faisant presque tomber son cavalier.

— Bande de chiens ! cria Vitorino en se redressant.

Un gamin caché derrière un buisson de *cabreira* apparut soudain devant l'animal pour l'effrayer.

— Petite-Queue, Petite-Queue !

Vitorino leva sa cravache et la fit siffler violemment.

— Petite-Queue, c'est ta mère, fils de pute !

Le gamin, presque dans les pattes de l'animal, continuait à crier. Vitorino, furieux, aurait voulu que sa jument eût la force de renverser l'insolent, il enfonçait ses éperons, mais rien ! Sa jument gardait son pas dolent, traînant ses vieux os. Au loin, un autre gamin cria :

— La queue est tombée !

Le visage de Vitorino exprimait une indignation, un désespoir terribles.

— Bande de chiens ! Je suis Vitorino Carneiro da Cunha, homme Blanc, respectable !

Il causait tout seul, gesticulait comme s'il était face à un ennemi, secouait sa cravache comme un fou furieux.

— Et ce diable d'animal qui n'avance pas !

Et il châta sa jument sans pitié.

□ □ □

Le capitaine Vitorino Carneiro da Cunha traversait les terres du coronel Lula de Holanda, de Santa Fé. Sur la route silencieuse, le pas lent de sa monture effrayait les lézards. Il passa devant le

grand *aroeira* hanté. Il n'y croyait pas, le capitaine Vitorino Carneiro da Cunha n'avait peur ni des vivants ni des morts.

Une femme à la robe rouge s'avancait dans sa direction.

— Bonjour, Seu Vitorino.

— Parle mieux que ça, je ne suis pas de ton espèce ! Capitaine Vitorino ! J'ai payé le titre, c'est pour qu'on l'utilise !

— Excusez-moi, Seu Vitorino.

— Va au diable ! Va courir derrière tes hommes !

— Ferme ta bouche, vieux vicieux !

Vitorino leva sa cravache agressivement. La femme courut sur le bas-côté et commença à l'insulter :

— Vieux poltron ! Tout le monde te connaît, vieux chien !

— Petite-Queue ! entendit-on plus loin.

— C'est ta mère !

La femme quitta la route et le capitaine Vitorino continua son voyage. Un peu plus loin se trouvait la maison du maître José Amaro. José Amaro da Silva, électeur au vote libre¹, son compère² José Amaro. Si cela n'avait tenu qu'à lui, c'est son cousin José Paulino qui aurait été le parrain de son fils Luis, mais sa femme – ô, la vieille têtue, femme de caractère ! – avait choisi le sellier. Il aurait aimé se remplir la bouche de « cher compère José Paulino », mais ce diable de femme en avait décidé autrement.

Luis, son fils, baptisé dans la mission du frère Epifanio à Pilar, était dans la marine. Il serait un homme de commandement.

Les oiseaux chantaient dans les arbres qui faisaient de l'ombre au capitaine Vitorino, de retour chez lui.

Tous ceux qui le voyaient lui criaient des insanités. Il n'était pourtant pas un homme qu'on insultait ! Il était le capitaine Vitorino

1 Aux débuts de la République, le droit de vote au Brésil n'était pas accordé aux analphabètes – qui représentaient une grande partie de la population. Ainsi, à peine 2 % de la population brésilienne de l'époque votait.

2 Le compère (ou la commère) désigne le lien de parenté entre le parrain (ou la marraine) d'un enfant et ses parents. Autrefois, du fait du grand nombre d'enfants, les campagnes brésiliennes présentaient un tissu très dense de relations familiales et affectives.

Carneiro da Cunha, de noble ascendance de la Varzea du Paraiba¹. Il avait même eu un cousin baron, membre du gouvernement de la province !

Avant d'arriver chez lui, il s'arrêterait discuter avec son compère José Amaro. Celui-ci n'avait pas une famille comme la sienne, mais c'était un homme Blanc, petit-fils d'un marin de Goiana.

— Bonjour, compère ! cria le cavalier en arrivant à la porte du maître sellier.

— Bonjour, compère, tu ne descends pas ?

Vitorino sauta de sa jument, l'attacha à la clôture et s'approcha de l'atelier.

Le maître José Amaro le regarda avec mépris. La compagnie de ce pauvre homme qui ne se respectait pas le mettait toujours mal à l'aise. Ces déplacements incessants, cette vie sans but, à remuer du vent sans rien faire... Étant le parrain de son fils, il avait été heureux d'apprendre que le garçon s'était engagé dans la marine. Au moins, il ne deviendrait pas comme son père, qui passait pour un idiot aux yeux du monde.

Le vieux Vitorino considérait son compère comme un inférieur. C'était un sellier, un artisan dont les Blancs comme lui ne devaient pas se préoccuper.

— Beaucoup de travail, compère José Amaro ?

— Comme d'habitude, compère Vitorino, comme d'habitude...

— Moi aussi, j'ai tant à faire que je n'ai plus le temps de me reposer. Ces élections ne me laissent pas une minute de répit... Compère, laisse-moi te dire : j'ai besoin de ton vote. Le major Ambrosio m'a nommé conseiller. Il sait ce que vaut le capitaine Vitorino Carneiro da Cunha ! Je vais devenir important, compère ! Cette fois, José Paulino va voir ce que vaut son cousin Vitorino ! Je compte sur ton vote, hein ?

¹ État du Nordeste du Brésil. C'est également le nom d'un des fleuves qui le traverse et le nom de la capitale (qui porte aujourd'hui le nom de João Pessoa).

La femme du sellier apparut à la fenêtre.

— Bonjour, compère Vitorino ! Comment va la commère Adriana ?

— Bonjour, commère Sinha. La vieille ne va pas bien. Elle est d'une jalousie terrible, comme si j'étais un bouc non châtré ! Ô, maudite bonne femme... Elle me surveille sans relâche, commère !

— Compère, c'est parce que tu n'es pas raisonnable !

— Plus raisonnable, il faudrait me faire moine ! dit le capitaine Vitorino en éclatant d'un rire bruyant.

Le maître José Amaro la mine renfrognée, feignait de ne pas l'écouter, et l'autre continuait :

— Compère, si tu avais vu l'effet que j'ai fait à la fête de Maravalha... J'ai bien failli tous leur mettre des cornes ! Vieux comme je suis, j'étais débordé par toutes ces filles. C'était capitaine Vitorino par-ci, capitaine Vitorino par-là... Malgré mon âge, je n'ai pas peur de la jeunesse du coin !

— Normal que la commère Adriana se méfie, compère !

— Mais que veux-tu que je fasse d'une vieille femme ? À cheval vieux, herbe jeune, commère Sinha !

José Amaro, le visage fermé, semblait désapprouver cette conversation. Sa femme le comprit et prit congé :

— Bien, compère, dis à la commère Adriana de venir me voir. J'ai quelques poulets à châtrer et elle a le meilleur coup de main du coin !

Lorsque Sinha rentra, José Amaro regarda fixement l'animal attaché à la clôture :

— Elle n'a que la peau sur les os, compère...

— Ce n'est pas faute de soins. Elle ne manque pas de foin, je lui donne du maïs, je fais tout ce qui est possible... C'est la vieillesse. La diablesse ne braie même plus devant les mâles. Et quand un animal arrête ces choses-là, c'est qu'il approche de la fin ! Mais compère, j'ai interrompu notre conversation. Je parlais de l'élection, pas vrai ? Je compte sur ton vote. Nous allons mettre José Paulino

hors d'état de nuire une bonne fois pour toutes. Le major Ambrosio connaît mon prestige. Il sait que je peux lui apporter deux cents votes. Ah, mes parents de la Varzea se trompent... Le capitaine Vitorino Carneiro da Cunha a des amis. Je peux compter sur ton vote ?

Sur la route passa un gamin à cheval. Quand il vit le vieux Vitorino, il s'arrêta et cria au monde entier :

— Petite-Queue ! Petite-Queue !

Vitorino se leva, prit une pierre et lui courut après :

— Petite-Queue, c'est ta mère !

Et il courut avec un tel emportement qu'il trébucha sur les racines du *pitombeira* et s'étala sur le sol comme un génipa mûr. Le maître José Amaro se leva pour l'aider. Le vieux, le corps flasque, blanc comme un linge, ne pouvait plus parler. Rétabli après avoir avalé un verre d'eau, il dit d'une voix essoufflée :

— Tu vois, compère... ils me persécutent !

Il s'arrêta un instant, puis reprit :

— Je me suis étalé comme une crêpe ! Merci beaucoup. Ces coquins-là me le paieront ! C'est une combine de Juca, de Santa Rosa. Ah, je vais leur arranger le portrait !

— Compère Vitorino, dit le maître Amaro d'une voix douce, si je puis me permettre, tu es coupable de tout.

— Coupable de quoi ? Tu ne vois pas que c'est de la persécution politique ? Ils ont peur de mon électorat. Les vauriens ! Je vais leur montrer à tous qui est le vieux Vitorino Carneiro da Cunha ! Je ne refuse jamais un combat. S'ils veulent du gourdin, je vais leur donner du gourdin !

Le maître José Amaro se tut et le capitaine Vitorino, remis du choc, ne s'arrêtait plus, discourant avec volubilité :

— Je vais renverser José Paulino. Le colonel Rego Barros arrive, c'est un militaire, un homme qui donne raison à celui qui a raison. Il va être gouverneur et tous les voleurs se retrouveront en prison ! Dantas Barreto dirige le Pernambouc. Franco Rabelo le Ceará. La Paraiba ne sera pas en reste !

La nuit tombait et un chien aboyait désespérément du côté du fleuve. Puis on entendit un tir sec dans le silence. C'était Manuel de Ursula qui chassait le *préa*¹.

— Mais sois sûr, compère, qu'un de ces jours je vais faire un malheur. J'en étriperais un ! Bon, je m'en vais.

Et il cria vers l'intérieur de la maison :

— Commère, à plus tard !

— Dieu te garde, compère.

— Et alors, compère... Je peux compter sur ton vote ?

Le maître José Amaro ne répondit pas.

— Je peux compter dessus ? insista le capitaine.

— Les élections sont encore loin, compère.

Vitorino monta sur sa pauvre jument et lança, les jambes écartées dans les étriers de fer :

— À ton service !

Et il partit, au pas de son animal fatigué. Son ombre grandit dans l'après-midi déclinante. Il avait l'air d'un géant dans les derniers rayons du soleil filtrant à travers les frondaisons des *cajazeiras*. Le capitaine planta ses éperons dans la jument, qui bondit sur le côté comme si elle allait s'effondrer, et disparut derrière le grand buisson de *cabreira*. Le maître José Amaro le vit une dernière fois avant de le voir disparaître dans la courbe de la route, gesticulant, secouant sa cravache en l'air comme s'il se battait.

Au loin résonna alors un cri, une voix fine d'enfant :

— Petite-Queue ! Petite-Queue !

Des aboiements de chien couvrirent le cri rauque du capitaine :

— C'est ta mère !

L'écho répondit sourdement.

Le maître José Amaro rentra ses affaires dans la maison. Il vit sa fille arriver avec une jarre d'eau sur la tête. Sa femme rentrait

1 Petit rongeur comestible, apparenté au cochon d'Inde.

les poules au poulailler. Dans la cour, une pintade criait. On aurait dit un être humain.

La voix de la vieille Sinha emplissait l'air :

— Chi-chi !

Le maître José Amaro marcha un peu sur le bord de la route. Les fourmis ailées volaient au ras du sol, en colonies, et tombaient par terre, sans force pour se relever. Elles étaient trop grosses.

Il croisa le Nègre Manuel de Ursula, le fusil à l'épaule, ses deux chiens attachés à une longue corde.

— Bonsoir, maître. On prend la fraîcheur de la soirée ?

— On se promène.

— Les gamins là-haut ont fait tomber le vieux Vitorino.

Ils ont tendu une corde sur la route, l'animal du vieux s'est pris les pattes dedans et le pauvre homme s'est retrouvé par terre. Petits diables ! J'ai remis Seu Vitorino en selle et il est parti en maudissant Dieu et le monde... Il m'a dit par ailleurs qu'il avait passé un savon au peintre Laurentino. Ce Vitorino ! Il n'a aucune cervelle...

Le sang des *préas* morts tachait la besace du Nègre. Le maître José Amaro resta muet.

— Tenez, maître, voilà un beau *préa* pour vous. Gros comme il est là, c'est pareil qu'une poule.

Il le sortit de sa besace et le laissa sur l'herbe. Le maître José Amaro le remercia. Et le Nègre s'en alla avec ses chiens qui grognaient.

Il faisait presque nuit.

Dans la maison, on n'entendait plus une voix. Les poules s'étaient tues, gagnées par le sommeil.

— Petite, emporte ça à l'intérieur.

L'herbe était toute poisseuse de sang. Ce sang sombre incommodait le sellier, lui donnait la nausée. Il ne supportait pas la vue du sang. Il couvrit les taches avec de la terre mouillée.

Sinha avait rentré tous les animaux. Les porcs enfonçaient leur groin dans la terre en grognant et le bouc était allongé dans l'abri, sur le côté.



Ce sang avait fait mal au maître. Sinha ferait un ragoût et demain, il ne penserait plus à ce sang immonde.

La lampe à kérosène emplissait la pièce d'une clarté morbide. La jeune peau qui était arrivée d'Itabaiana sentait très fort.

Étrangement, le maître voulut parler à sa famille, s'ouvrir aux siens, sentir de la tendresse chez sa fille... C'était trop dur, c'était comme un cactus plein d'épines.

À cet instant passa sur la route le cabriolet du coronel Lula. Les lanternes allumées et les clochettes carillonnantes remplirent de vie le crépuscule.

— C'est le mois de mai, Dona Amélia va prier, dit Sinha.

— Qu'ils fassent ce qu'ils veulent ! rétorqua le sellier.

De loin résonnèrent encore faiblement, comme si elles venaient du bout du monde, les clochettes.

— C'est pour cela qu'ils n'avancent pas, continua le maître.

— Ferme ta bouche, mécréant !

— Je ne crois pas aux hommes qui vivent aux pieds des prêtres.

La maison retourna au silence.

— Pauvre compère Vitorino... Et c'est la commère Adriana qui souffre. Tu n'imagines pas ce qu'elle endure, Zéca.

— C'est le destin de cette pauvre femme.

Un agréable vent nocturne entra dans la maison du sellier. Les fleurs du jasmin sambac et les *cajazeiras* embaumaient, et le jasmin blanc s'ouvrait vers la lune naissante.

— C'est la pleine lune aujourd'hui ?

— Oui. Tu n'as pas vu dans quel état était le compère Vitorino ?

Ils allèrent sur le seuil de la maison et virent le ciel étoilé et la paix du monde, du grand monde muet. Un chien commença à aboyer. Il aboyait à la mort, lançant des hurlements d'une douleur profonde.

— Il s'adresse à la lune...

— Oui. Il souffre.

Un nuage couvrit le ciel. La nuit s'obscurcit. Puis le monde s'éclaira de nouveau en une lumière laiteuse.

— Zéca, fais attention au serein. Rentre, tu vas attraper du mal.

— Je vais marcher un peu, dit le maître.

Et il sortit.

— Prends garde au serein, Zéca !

Le sellier était envahi par la paix et par une douce tristesse. Il voyait la lune au-dessus des *cajazeiras*, baignant de lait les plaines du coronel Lula de Holanda.

Il marcha sur la route. Il voulait être seul, vivre seul, tout sentir seul.

La nuit l'invitait à marcher. Il ne le faisait jamais. Il vivait collé à ce tabouret comme un Nègre à son pieu ! Il marcha. Il s'arrêta près de la maison de Lucindo Carreiro. Une forme blanche se rapprocha. C'était le messenger de Santa Rosa, le Nègre José Guedes.

— Bonsoir, maître Zé, on cherche quelque chose ?

— On marche, on se dégourdit les jambes.

Le Nègre s'en alla. Les crapauds de l'étang emplissaient le monde d'un coassement sans fin. Les vers luisants traînaient sur le sol, apeurés par la lune. Tout était si beau, si différent de sa maison ! Il voulut marcher plus loin. Pourquoi ne pas quitter la route ? Il prit le raccourci qui conduisait au fleuve. Et il tomba sur la Nègresse Margarida qui allait pêcher.

— Qu'est-ce que vous faites par ici, maître José Amaro ?

Il donna une explication quelconque et partit de l'autre côté.

Toute la terre exhalait. C'était un parfum de fleurs ouvertes, une odeur de fruit mûr.

Le maître José Amaro rentra chez lui avec le sentiment d'avoir découvert un monde nouveau.

— J'étais morte d'inquiétude ! Qu'est-ce que tu faisais, Zéca ? s'exclama sa femme, dès qu'il arriva. Maintenant, je sais qui a ses humeurs !

Il se tut, ferma la porte de sa maison et s'allongea dans son hamac avec le cœur d'un autre homme.

Il écoutait tous les bruits au-dehors. Il écoutait la respiration de sa fille. Qu'est-ce qui ne tournait pas rond chez elle ?

Il se souvint du sang du *préa*, qui avait taché le vert de l'herbe. Il sentit l'odeur de la jeune peau, emplissant la maison. Il vit la lune très blanche à travers les tuiles du toit et les rais de lumière qui zébraient la chambre.

Sinha ronflait comme les cochons de l'étable.

Il s'endormit.

Le lendemain, le bruit courait partout que le maître José Amaro était devenu un loup-garou. On l'avait aperçu dans la forêt, attendant l'heure du diable.

Et on avait vu du sang d'homme devant sa porte.

— TU PEUX LAISSER

le plateau ici. Je commençais à avoir faim !

— La cuisinière Mariana vous envoie ses excuses. Aujourd'hui, c'est jour maigre et toute la maisonnée jeûne.

— Ils croient qu'ils iront au Ciel... Ils pensent que Notre Seigneur aime le bétail maigre ? Moi je dis que Dieu aime le bétail à la croupe charnue. Bon, qu'est-ce que la vieille m'a préparé aujourd'hui ? Du poisson ?

— Tout le monde mange de la morue, maître Zé.

— Je ne suis pas venu travailler ici pour manger ça !

— C'est ce que les Blancs mangent, maître.

— Je me fiche des Blancs ! Ce que je veux, c'est avoir le ventre plein !

Le gamin révéla ses dents dans un sourire généreux.

— Maître, le vieux passe son temps à prier. Ça ne finit jamais...

— Ils pensent que l'artisan est un chien. Ils pensent m'offenser en ne m'invitant pas à manger avec eux dans la maison de maître. Je ne suis pas le peintre Laurentino qui se fait mousser partout où il va, moi ! Et pourtant j'ai travaillé pour des maîtres de plantation très fortunés, des familles à la table somptueuse !

Le gamin écoutait le sellier, la bouche ouverte. Et pendant que le maître mangeait, à même le plateau, il observait le regard dur, la grande bouche, les mains épaisses. C'était lui, cet homme dont les gens parlaient tant... On disait que sur les routes et au bord du fleuve, au cœur de la nuit, le vieux devenait une bête dangereuse aux ongles comme des couteaux et aux yeux de feu, poursuivant les gens pour les dévorer. Et le gamin, le scrutant de tous ses yeux, ne voyait rien de tout cela.